

## LA LANGUE DES GRECS

### I

Le philhellénisme est une mode française, ou plutôt il le fut, comme chacun de ces emballements spontanés et toujours peu réfléchis qui nous caractérisent.

Grecs, Italiens, Polonais, Irlandais, Boers n'ont-ils pas eu tour à tour, chez nous, leur heure ou leur journée populaires ? Car notre générosité est une porte au vent dont il faut savoir franchir le seuil, quand il lui arrive de s'ouvrir ? Qui ne nous prend au mot trouve rapidement à se plaindre ; mais nous nous sommes, à notre heure, révélés capables de tels désintéressements irrésistibles qu'une légende s'est faite à notre entour, pour nous sacrer à tort ou à raison les champions de l'Humanité.

En matière hellénique, le phénomène s'est montré plus durable, sinon dans le peuple, au moins parmi les classes dites lettrées : c'est qu'il est aussi, dans nos âmes, d'ordre plus complexe.

Certes, c'est toujours le sentimentalisme qui sert de base à la thèse philhellène ; mais ce sentimentalisme ne s'adresse point aux seuls malheurs du peuple grec, il se nourrit surtout, pour persévérer, de ce culte imprescriptible que tout aspirant à la culture doit à l'Antiquité.

Nous ne nous intéressons plus guère aux légendes de la Grèce esclave et, si nous gardons quelque condescendance à l'égard des modernes Hellènes, c'est par pure politesse envers des gens qui nous ont choisis à peu près exclusivement pour éducateurs.

Volontiers, dans l'intimité, pour manifester notre dépit de n'avoir vu ressusciter ni les Périclès, ni les Thémistocle, voire les Eschyle ou les Euripide, nous nous amusons à les dénigrer.

D'aucuns, qui prétendent avoir voyagé, trouvent le Turc

moins malhonnête, et se taisent devant Moréas, parce qu'il a beaucoup de talent.

On se rattrape, en vantant les beautés d'Homère, que tant de Français n'ont pas lu ou n'ont parcouru qu'en traduction.

Admirateurs des Anciens par convenance, la plupart des Français ne connaissent ni ne comprennent les Grecs, et beaucoup en sont à se demander si les Hellènes d'aujourd'hui sont bien les fils légitimes de ceux d'autrefois, ou s'ils ne sont pas plutôt, comme leur langue romaïque, le produit bigarré d'un mélange de races mal définies, tour à tour conquérantes ou conquises.

Mais déjà je m'aventure. A peine sait-on que les Grecs parlent une langue et en écrivent une autre. Cela seulement nous fut révélé, lors des émeutes récentes, suscitées par la traduction « vulgaire » des Evangiles.

Il faut un peu également remercier le hasard et M. Eustache Joannès d'avoir, dès juin 1900, fait parler Pierre Loti sur l'intéressante question.

Grâce à l'universelle renommée de l'Académicien voyageur, personne n'ignora bientôt qu'une lutte permanente divise là-bas les esprits, sur le choix d'un langage approprié aux destinées de la future Hellade.

Dans un lumineux article publié naguère en la *Revue de Paris*, M. Jean Psichari, directement mis en cause, précisa sagement les termes du débat, dont toute son œuvre hellénique est d'avance une vivante solution. Solution un peu outrancière, disent les Grecs, mais solution quand même, vers l'avenir...

Si peu considérable que puisse paraître l'incident auquel je fais allusion et dont toute la presse s'entretint, il aurait eu droit d'exciter quelque regain de curiosité, vis-à-vis d'un peuple dont le nom seul est synonyme de Grâce et de Beauté, et dont on peut encore tout attendre. Aussi bien, personne ici ne comprit rien ou à peu près à l'échauffourée anti-vulgariste.

Le moindre effort de notre part suffirait pourtant à faire justice de toutes les préventions, qu'une désillusion trop hâtive et l'expérience de certains défauts inhérents à la race d'Ulysse engendrèrent dans notre esprit à l'encontre de nos

protégés d'un moment, préventions dont le plus léger brin d'esprit scientifique aurait dû nous garder.

C'est pour avoir cru nous-mêmes — en naïfs directeurs de conscience que nous étions — à la possibilité de restaurer l'ancienne Grèce parmi ses ruines, en dépit de l'évolution dont notre propre existence était pourtant le produit, que nous avons égaré les Grecs en la voie malencontreuse du retour au passé.

De là les ravages du « koraïsme » dans le domaine linguistique.

Le grec vivant a ses monuments littéraires. Il a ses poésies : les *chants populaires*, les œuvres des Solomos, des Valaoritis, des Vilaras, et les travaux de la nouvelle génération *vulgariste* ou, même de langue mixte, mais il n'y avait point en Grèce, jusqu'aux récentes tentatives de Philindas et de Rondakis, de grammaire du grec usuel, du romaïque.

En France même, où le grec moderne est enseigné officiellement, M. Hubert Pernot fut naguère le premier à formuler par écrit les lois phonétiques, grammaticales et syntaxiques, qui président au langage *parlé*, si différent du langage *écrit*.

Et pourtant ce romaïque tant décrié apparaît à quiconque veut bien se donner la peine de l'examiner impartialement, comme le seul fils légitime du grec ancien, le seul héritier direct, aux traits irrécusables, des glorieux Ancêtres. Seulement, malgré sa filiation indéniable, il est *Lui*, indépendant, parce que vivant et actuel, parce que né des multiples greffes de l'Histoire sur le vieux tronc, dont la sève à travers le jeune arbre persiste, vivace.

Un tel témoignage est à lui seul le meilleur titre de noblesse des modernes Hellènes. Ils commencent bien à le reconnaître çà et là ; mais il est telles questions — (rattachables au sens visuel) — que les théories résolvent mal et qui ont besoin d'être mûries par le temps. Qui n'est pas Grec ne peut sentir le côté choquant de certaines solutions, en apparences logiques.

## II

Un phénomène capital ouvre l'histoire des nations modernes. A la métamorphose *politique* coïncide la métamorphose *linguistique*.

Partout où s'était imposée la loi romaine, s'était affirmée

conséquemment la suprématie du latin dominateur, et le grec lui-même ne dut de survivre qu'à sa robuste constitution de langue civilisatrice et cultivée.

Partout où s'élançèrent les cavaliers barbares, se taillant leurs manteaux dans les lambeaux déchirés de la pourpre impériale, surgirent, une fois supprimés les vieux liens politiques, des parlars nouveaux, symboles inconscients des coutumes nouvelles.

Mais, de même que le grec avait résisté essentiellement à l'invasion romaine, le fonds latin ne disparut point, comme avait naguère disparu le fonds primitif des idiomes d'Ibérie ou de Gaule. Au contraire, s'affirma-t-il comme un lien ancestral, mais en se transformant selon le geste et la vie des peuples neufs, entraînés vers l'avenir au rythme de leur évolution autonome. Mais la raison profonde et le principe d'une telle transformation définitive?

J'ai tout à l'heure indiqué l'indiscutable relation qui se manifeste entre les vicissitudes politiques d'un peuple et le langage qu'il se crée. Or, le langage est à la sensibilité collective des membres d'un même peuple ce que la plaque photographique est à l'objet qui vient y fixer sa représentation fugitive.

Une langue est un geste historique inconscient, et les sons qui la composent sont en quelque sorte, dans leur ensemble, le symbole d'un tempérament.

Les défauts de prononciation des individus ne se trouvent-ils pas, dans une certaine mesure, sous la dépendance d'un état psycho-physiologique.

Les chocs de la sensibilité, d'où s'engendrent accidentellement les modifications profondes de l'énergie vitale et de l'hérédité, ne sont-ils pas tout puissants pour réagir malgré nous sur nos moyens d'expression, et par conséquent sur le langage, tant en ce qui regarde l'intonation des vocables qu'en ce qui touche à leur organisme même?

Un individu, homme ou femme, est-il le même après la souffrance qu'avant d'avoir jamais versé un pleur?

Comment un peuple ferait-il pour redevenir tel après la conquête qu'avant de l'avoir subie?

Et quelle déchéance y a-t-il à vivre sa vie?

Toute métamorphose linguistique débute donc par des

variations phonétiques, engendrées elles-mêmes par une attitude différente du peuple devant la Vie.

A ce titre, le grec actuel, *vulgaire* ou *épuré*, est bien, comme chacun de nos idiomes néo-latins, une langue nouvelle, puisque, en dépit de leur orthographe, les mots, *même copiés et restitués aujourd'hui de l'antique, ont perdu leur prononciation d'autrefois.*

Très judicieusement M. Pernot fait précéder sa *Grammaire néo-grecque* d'un précis de phonétique moderne, qu'il suffit de parcourir pour avoir la clef des formations et des habitudes linguistiques de l'idiome actuel.

Par ce simple aperçu, le romaïque, puisque romaïque il y a, apparaît bien, en comparaison avec les tentatives *puristes*, comme étant le seul logique, c'est-à-dire le seul capable d'harmoniser dans son sein les sons d'à présent. Loin de nous, cependant, la prétention de nier le mérite de certains écrivains de langue *épurée*; il ne s'agit ici que de *grammaire*.

A vouloir conserver quand même des groupes disparus de consonnes, dont la vibration s'est modifiée, la *καθαρεύουσα* s'acharne à une besogne bâtarde, poursuivie sans bases possibles, puisque le parler antique ne saurait être restitué définitivement qu'en ressuscitant dans la bouche du peuple, non pas seulement les mots, mais les sons constitutifs.

Or, malgré les dénégations de certains empiriques du langage, il est aujourd'hui surabondamment démontré pour tout le monde que ni le  $\delta$ , ni le  $\beta$ , ni le  $\gamma$ , ni le  $\eta$  ou le  $\epsilon$  et le  $\alpha$  par exemple, ne se prononcent aujourd'hui comme il y a deux mille ans.

Petit à petit, depuis l'avènement du christianisme jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle notamment, une évolution s'est poursuivie à la faveur des multiples vicissitudes historiques qui signalent cet intervalle, et il n'est au pouvoir de personne de remonter aujourd'hui le cours d'un pareil flot.

On pourra toujours écrire en grec ancien, comme on écrit encore en latin, mais par pur dilettantisme, sans portée véritable et en dehors de toute vérité d'époque.

Volontiers je comparerais de telles fantaisies au préjugé de la rime pour l'œil, inexistante en fait. A aucune époque de son existence, la Grèce ne perdit le sentiment héroïque de son identité; pareillement, le langage grec ne perdit à aucun

moment sa virtualité foncièrement hellénique. Si des modifications profondes ont pu survenir, d'accord avec l'évolution phonétique, dans la déclinaison et la conjugaison (dans celle-ci surtout, et c'est là encore que se manifeste l'inanité des efforts *puristes*), dans la syntaxe, ce fut toujours dans le sens même de l'esprit grec et du génie homérique, témoins les admirables chants populaires modernes, véritables pendants de l'antique épopée. Au contraire, la presse a-t-elle introduit dans la prose une multitude de gallicismes, d'un effet lourd et essentiellement disparate. Cependant, la presse est *puriste*.

L'origine des mots ne fait rien à l'esprit d'une langue : tout dépend de leur ordonnance dans la phrase et de leurs désinences : autrement, le roumain serait presque une langue slave et l'anglais une langue latine, malgré la grammaire néo-latine du premier, la syntaxe saxonne et les réminiscences celtiques du second. Or, le grec vulgaire, quel que soit le nombre de vocables latins, turcs ou slaves qu'il a pu accueillir dans son sein, n'en a pas retenu un seul qu'il n'ait aussitôt déformé à son usage, comme fit le français des mots germaniques ou autres, qu'il laissa pénétrer dans son domaine latin.

Quant à l'orthographe, nous ne ferons point une querelle aux Grecs d'abuser des lettres étymologiques ; car, si défaut il y a, ce défaut demeure celui des Français ; mais il importe qu'un tel souci se conserve logique et qu'il n'aille pas, comme c'est le cas en Grèce, augmenter une anarchie, que le bon plaisir de chacun, en matière de pseudo-purisme, ne fait qu'aggraver journellement.

Entre les *archaïstes* intransigeants (rares sont-ils devenus), qui ne sauraient admettre dans leur vocabulaire aucun terme d'origine strictement moderne, et les *possibilistes*, qui, tout en rejetant plus ou moins la grammaire du peuple, en acceptent jusqu'à un certain point la syntaxe et les mots d'usage courant, toutes les nuances se présentent, à tel point que chaque écrivain semble se réclamer d'un système particulier de grammaire, de vocabulaire et d'orthographe.

Sous prétexte d'éclectisme, les compromissions les plus étranges se font jour — on en prend et on en laisse de part et d'autre. Souvent, au cours d'une revue, d'une page à l'autre, la déclinaison, la conjugaison sont sujettes à varier. Les pluriels féminins savants en *αι* et *ας* alternent avec les modernes en-

εις que certains écrivent αις pour rappeler la forme des anciens datifs. L'accusatif pluriel de l'article féminin τις, devient της, τες ou ταις, ou encore τας, forme savante.

Tel qui décline πόλη selon le paradigme de la 1<sup>re</sup> déclinaison au singulier, à la manière du peuple, garde quand même le pluriel savant en εις, έων. Il paraît que l'usage actuel prévaudrait de telle sorte. Ainsi l'influence directe du purisme serait l'incohérence ; mais cette influence existe, et très puissante.

Cependant, de longue date déjà, presque tous les poètes de là-bas écrivent en « vulgaire ».

Guidés peut-être par l'exemple d'Andréas Kalvos, dont les soucis de grammairien blessèrent trop souvent l'essor poétique, mais qui n'en demeure pas moins, après Solomos et Valaoritis, l'une des figures les plus curieuses de la nouvelle Grèce, un certain nombre de « jeunes », poètes, critiques et conteurs, essayèrent tout récemment d'une sorte de compromis qui s'intitula la langue *mixte*. Symptôme évident de la décadence du *purisme*, ce système prétend se garder de tout excès doctrinal. Il n'y a plus lieu de rebaptiser en *puriste* ce qui s'exprime d'avance en *vulgaire* ; mais il ne saurait être question non plus d'imposer la forme populaire partout où elle n'est pas acquise. Point de vue logique, s'il ne s'agit que du vocabulaire (car, à l'époque où le français prétendit devenir langue scientifique et philosophique, il lui fallut emprunter au latin les termes qui lui manquaient), mais discutable dans le domaine strictement grammatical. Il paraît douteux cependant, reconnaissons-le, que la déclinaison de πόλις, πόλιως rattachée par les vulgaristes à la première (πόλη, πόλης) selon les habitudes du peuple accepte un autre pluriel que le pluriel savant en εις, la plupart des mots appartenant à ce paradigme ayant été des termes abstraits en αις, dépourvus de pluriel. Les partisans de la langue *mixte* n'ont pas oublié d'en prendre argument.

C'est ainsi que de sincères vulgaristes se repentent sans l'avouer, et réintroduisent dans leur grammaire les formes savantes, particulièrement en ce qui concerne les susdits substantifs anciens et les noms en εις, que le peuple dit έας ou plutôt ίας.

Il semble, en un mot, que les Grecs modernes, héritiers de ce culte visuel de la forme, qui fut le trait caractéristique du tempérament de leurs ancêtres, se rattachent désespérément à

l'aspect séculaire et conventionnel des mots, dont le vêtement serait censé sauvegarder ainsi la noblesse. Soyons indulgents pour eux, nous autres, qui discutons ici si passionnément de l'orthographe.

### III

Et pourtant, depuis l'Antiquité, quelque chose d'autre, nous le répétons, est bien apparu dans la langue. La prédominance des *sons continus sonores* (δ.γ.β), le rétrécissement des couleurs vocaliques et l'empiètement de l'*iotacisme*, non seulement du côté des voyelles, mais en quelque sorte aussi du côté des consonnes, en majorité *lingualisées*, ont donné au parler moderne je ne sais quoi de plus fuyant et de plus nuancé, quelque chose comme un voile de mélancolie qui se retrouve dans le tour moderne de l'esprit grec et qui semble « musicaliser » en quelque sorte la pensée, au lieu de la colorer visuellement selon l'antique. La marée orientale a passé là.

Les récentes productions lyriques d'un Petros Vasilikos illustrent ce fait, tant dans la langue que dans le rythme et la prosodie.

Le regretté J. Kambysis fit de même en ses tentatives dramatiques, et les moins révolutionnaires, parmi la jeune phalange : Porphyras, Gryparis, Vlakhoiannis, manifestent tout autant pareil souci d'émotion simple et sincère, pareil culte pénétrant des choses et du sol que les meilleurs des *chants populaires* ou que les admirables poèmes de leur maître à tous, Kostis Palamas, le Carducci athénien.

La prose même, en dehors de toute emphase et sur le simple ton de la conversation ordinaire, se plaît délicieusement aux *leit-motifs*, selon que le prouve excellemment le *Rêve de Yanniri* du maître Psichari ou les nouvelles d'Ephtaliotis. Il n'est pas jusqu'à Bohem (Mitsos Hatzopoulos), ou Paulos Nirvânas, malgré l'influence gardée çà et là sur leur manière par la langue savante, qui ne parlent admirablement cette langue savoureuse et claire, aux accents de myrologue, aux versets musicaux répétés çà et là sous forme de refrain évocateur. La comparaison appelle notre provençal.

Au reste la plupart des prosateurs de là-bas (les Karkavitsas, les Pappadiamandis, les Passayanis), ont désormais conçu le souci de parler plus naturellement leur véritable langue.



Ce serait pitié vraiment que le peuple le plus démocratique de la terre en fût réduit toujours à ne pouvoir même couramment lire parfois ses propres journaux. Toute la presse, tout l'enseignement appartiennent, en effet, à la langue savante. Demain, sans doute, ils appartiendront à la langue mixte. En vérité, je pense que si l'état politique influe puissamment sur l'évolution linguistique, la réciproque peut aussi se montrer vraie.

En sorte que si la Grèce veut véritablement reconquérir quelque prestige, elle ne le peut qu'en récupérant, au sein même de son admirable et vivant langage, l'unité morale, qu'elle gaspille en tâtonnements inutiles vers le passé. Il est vrai que les partisans du purisme prétendent agir au nom de cette unité même (patrie, religion, langage, c'est tout un).

Que les dirigeants soient d'accord de langue avec tout le peuple grec, libre ou soumis, et un grand pas sera fait vers l'avenir; car les idées ne peuvent descendre vers le peuple que par le canal d'une langue parlée de tous, comprise et sentie de tous. C'est ce qu'ont pensé les vaillants fondateurs du *Noumas*; mais le *Noumas* n'est peut-être pas près d'atteindre le tirage du *Syllogue des livres utiles*, par exemple. Au reste, déçue politiquement pour une heure, la Grèce semble actuellement prendre quelque peu en défiance ses premiers professeurs, qui furent français. L'Allemagne est à la mode, et il faut rendre cette justice à notre voisine que, si on ne peut contester l'excellence de ses instructeurs militaires, elle possède également dans son sein des hommes éclairés tout acquis à la langue du peuple, tels MM. Dieterich et Krumbacher. Quant à l'esprit même, je crois bien que la Grèce se sentira toujours plus rapprochée de nous par les sentiments, par le tempérament, par les goûts que de toute autre nation.

L'évolution même, tout analytique, de la langue moderne, s'affirme nettement dans ce sens, malgré le dégoût qu'elle garde à l'encontre de nos abstractions néo-latines.

C'est là un trait de race, qui s'atténuera trop tôt au frottement de nos habitudes occidentales.

La Grèce doit aspirer à *redevenir elle-même* et, dès maintenant, si elle en a l'énergie et la clairvoyance, elle peut bien donner congé à tous les pédants, dont la tourbe prétentieuse

perpétue, sous une autre forme, l'esclavage intellectuel de la Conquête.

On ne fait pas une langue; on ne la refait pas même. On l'écoute bruire et chanter d'abord sur les lèvres du peuple et, comme a dit Solomos dans son admirable dialogue inachevé : « *Soumets-toi d'abord aux règles de la langue du peuple ; ensuite, si tu en es capable, dirige-la.* »

« Que nous veulent donc ces étrangers? » pourraient dire les Grecs, si nous persistions à n'invoquer que le témoignage des théoriciens de la Grammaire, encore que plusieurs parmi ceux-ci, de par leurs origines helléniques, aient quelque droit à donner des conseils.

Mais qui contestera l'autorité d'un Solomos? Que la Grèce ait de son passé le culte héroïque et l'amour passionné, alors elle sentira tout ce qui lui manque et que les querelles de mots ne font pas nécessairement surgir les idées ou n'enseignent à les mettre en œuvre. Par ses caractéristiques, la Grèce linguistique actuelle peut ressembler à la France du xvi<sup>e</sup> siècle; qu'une passion généreuse la soulève vers la vie et vers la Beauté, et ce sera pour elle une autre Renaissance. Ayant pris son parti d'être et de rester romaine, la Grèce fera rentrer dans son domaine tout ce qui de l'Antiquité sera propre à l'enrichir. On ne restaure pas les vieux temples, mais on peut s'inspirer des principes de leur architecture, pour en rebâtir d'autres qui s'adaptent à de nouvelles exigences.

Mais à quoi donc servirait tout le marbre vierge qui reste enfoui aux coteaux d'Hellas, si l'on ne devait sculpter les statues modernes que dans les blocs épars et déjà taillés, qui jonchent la plaine couverte de ruines?

D. ASTÉRIOTIS.